

Zeitschrift: Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Société suisse des traditions populaires

Band: 35 (1945)

Heft: 3-4

Artikel: L'argot au Collège Saint-Michel (Fribourg)

Autor: Maillard, André

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1005709>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En certains lieux, le chaudron n'était point suspendu, mais placé sur un petit ouvrage de maçonnerie, rappelant le foyer où les chanvriers séchaient jadis le chanvre roui *nézi*, avant de le broyer avec la macque, *lè brakə*.

De nombreux curieux (voire des chèvres et des « rouges-bêtes » effrontées), et toute la marmaille du village, venaient suivre les diverses phases de la *pouèchəriə*, tandis que les corneilles croassaient dans la sapinière voisine.

On faisait jadis une plus grande consommation de poix que de nos jours. Elle était employée pour le graissage des essieux, de la machinerie des scieries, moulins et battoirs, pour ébouillanter les porcs et notamment comme emplâtre dans diverses maladies des gens et des bêtes (celles des petits chiens en particulier). On l'utilisait encore, mélangée à de la poudre de brique, pour le greffage des arbres, et les « meiges » la faisaient entrer dans nombre de leurs remèdes secrets.

Avec tant d'autres industries d'antan, tant de petits métiers, la *pouèchəriə* a disparu sans que le dernier cataclysme mondial ait pu la faire renaître même éphémèrement. « Encore une étoile qui a filé, filé, et s'est éteinte » pouvons-nous dire en parodiant le chansonnier.

L'argot au Collège Saint-Michel (Fribourg).

Par André Maillard, la Tour-de-Trême.

L'argot est toujours instructif à bien des points de vue, dans quelque milieu ou quelque endroit qu'on l'étudie. Plus souple que la langue littéraire, quoique beaucoup moins riche, il n'est jamais exactement le même en des lieux différents, et il ne reste pas stationnaire. Toutes sortes d'influences l'atteignent, des événements politiques aux modes passagères parties d'un milieu très restreint.

L'argot des étudiants est probablement l'un des plus hétéroclites, particulièrement à Fribourg, ville bilingue. Il s'additionne d'une foule d'expressions grammaticalement françaises, mais plus ou moins détournées de leur sens primitif; assez, la plupart de temps, pour qu'un non-initié n'y comprenne rien.

Disons tout d'abord que l'argot estudiantin, à part les désignations qu'on pourrait appeler techniques, ne diffère pas autant qu'on le croirait de l'argot ouvrier, voire de celui des faubourgs parisiens, pour autant que nous le connaissons. Jusqu'ici la culture n'a rien changé à cela. Il semble même que

les étudiants se rabattent sur l'argot pour s'en reposer. Et comme ils sont parfois obligés de parler de leurs préoccupations, cela donne un mélange souvent très bizarre de noms et de textes classiques avec les termes les plus gavroches.

Mais ce parler est révélateur. Il montre d'abord la paresse des étudiants, qui se passent bien de nommer les branches de classe par leur nom intact, pour peu que celui-ci soit un peu long. Il y a des abréviations qui sont traditionnelles: on entend des professeurs dire dans leur cours «Maths» pour Mathématiques, «Philo» pour Philosophie. On dit couramment «Zoo» pour Zoologie, «Bota» pour Botanique. Cette dernière appellation semble montrer toutefois que l'abréviation peut n'être qu'un souci secondaire. Elle marque aussi de la familiarité avec les branches, qui sont presque des personnages vivants, de même que les examens périodiques, qu'on appelle ici des «compositions», et, hors du cercle des «profs», des «compos» ou des «compotes», en rappel peut-être de certains mélanges plus ou moins réussis. Puis il y a pour les surveillants ce mot de «pion», qui éveille l'image d'un soldat de bois en faction au coin d'une rue.

Outre ces termes, évidemment propres au milieu collégien, il en est deux ou trois qui stigmatisent les élèves trop consciencieux ou désinvoltes. Le précepte d'Horace n'a pas été oublié: «In medio stat virtus». Les élèves trop soucieux du règlement se voient traiter de «chauvins» pour leur patriotisme d'un nouveau genre. Il est vrai que depuis quelque temps on traite de «mouilleurs» les amis des profs, et pour un rien: une simple conversation après la classe. Mais manquer un cours s'appelle d'un mot qui dérive directement de l'allemand «schwäntzen», et qui se prononce «schwintzer»; le titre de «schwintzeur» n'est pas particulièrement coté, moins certes que celui de «pougneur», échu aux spécialistes du «copiage». Mais les sanctions raréfient celui-ci, et l'on se contente de «speaker», c'est-à-dire de demander aide oralement à un plus «calé» ou plus «costaud». Ces «calures» affrontent bien des dangers.

Il y a d'ailleurs en argot toute une gamme d'injures et de railleries. Pour signifier à un camarade sa sottise, vous avez le choix entre «fada», presque amical encore, «dingo, piqué, badadja, trou de balle, cul d'ail, maboule, roillé, cinglé», que nous avons plus ou moins classés par ordre de méchanceté. A tel autre qui vous a fait une «crasse», vous dites «flanqueur» s'il a manqué à sa parole, et d'autres mots hérités de Rabelais, si l'affaire est plus grave. Au plus dramatique, les collégiens sont capables de se «flanquer» des «mandales» qui valent des coups de poing de boxeurs, ou des «baffes» sonores sur les joues.

L'arrivée d'un nouvel élève provoque des réflexions comme celles-ci: «Qu'est-ce que c'est pour un «bisu?» Le mot est indifférent, et il s'additionne ici, comme très fréquemment, d'un germanisme indéracinable.

Il y a bien aussi deux ou trois termes d'une affection plutôt rude et dissimulée. Ces jeunes gens se gênent autant de dire leur amitié à un copain, que leur amour fraternel au «frangin» ou à la «frangine». Les jeunes filles se congratulent en bon français, tandis que les collégiens marquent une vague sympathie en disant «c'est un nière», et leur reconnaissance par ces mots «t'es un pote» ou «un poteau». On se demande ce que fait là ce poteau. Mais on comprend mieux que le mot «casseur» convienne à ces casse-cou pour lesquels l'admiration est générale.

Ceux qu'on n'aime guère, ce sont les «piocheurs» ou «boullonneurs», les amateurs de «boulot». On a quelque préférence pour ces gaillards désinvoltes qui ne sont pas agrippés aux notes. On les traite de «cossards» avec une certaine sympathie, tant les collégiens s'abandonnent volontiers à la «cosse» qu'ils «se manient» souvent. (Cela veut dire qu'ils sentent la paresse).

Surtout, la popularité va aux «witzeux», les forts en «witz», car leurs plaisanteries font passer le temps jusque pendant ces leçons où l'on se «rase», où l'on se «barbe» à risquer de «roupiller» d'un sommeil sans scrupules.

Mais il est une série de termes très amusants: celle qui désigne l'habillement et les différentes parties du corps. Quand il n'est pas en rupture avec le règlement, le collégien porte une «deffe» ou une «bâche» qui est souvent si sale, qu'il lui en est resté le troisième nom de «crasseuse». Il ne craint pas du tout qu'elle salisse sa «tignasse» bien peignée. Car la chevelure est l'ornement le plus remarqué du «krémol», de la «hure», de la tête si vous préférez. Ce qui n'empêche pas qu'on trouve parfois «sale gueule» même aux plus «zazous». Une «bobine» qui n'est pas sympathique ne peut être changée, et il lui échoit les termes plutôt déplaisants de «tronche» et de «poire».

Plus bas est ce qu'on appelle le «bide»: le ventre, et c'est de là que partent les «falzards» ou «falzutts» (pantalon). Et quand on a froid aux pieds, c'est qu'on a des «panards» délicats, ou des «godasses» en cuir de guerre.

Mais quand on n'a pas de «fric» dans le portemonnaie, je n'ose dire du «pèse», car alors il ne pèse guère, on doit se contenter de ce qu'on a. Ah! si les collégiens avaient autant d'argent que de termes pour le désigner! Car il s'appelle encore «galette» ou «flouse». (Il y a trente ans, on disait aussi du «poignon», de la «guems», des «tintins», des «ronds», N. de la Réd.).

Ce que de moins fortunés envient parfois à leurs copains, c'est qu'aux grandes « occases », ils peuvent se payer le luxe d'une saoulerie, ou en argot, de prendre « une quillée, une maillée, une cuite ou une biture » ; c'est encore qu'ils peuvent aller souvent au « kino » et acheter autant de « sèches » ou de « sibiches » qu'ils en veulent pour satisfaire leurs besoins de fumeurs. Car peu de ces jeunes gens se passent de « torailler ».

Et puis, « torailler » donne une contenance face aux jeunes filles. Cela fait homme. Cela voile les sursauts de cœur qu'ont ces garçons assez romantiques malgré leur langage plutôt rude. Car ils ont adopté toutes les expressions des bas-quartiers parisiens : « gonzesses, mômes, mouquères, moulures ». C'est ce dernier terme qui fit tant rire les élèves à une leçon d'esthétique où le professeur admirait les moulures d'un temple oriental.

Cette fois-là, il fallait les entendre à la sortie :

— Qu'est-ce qu'on s'est maré !

— Y avait de quoi se tôler !

— Ces colles qui se boyautait devant moi !

— On s'est bien gondolé !

— Il savait pas pourquoi on se « poilait ».

On remarquera la richesse des expressions qui permettent à un collégien de dire qu'il a bien ri. Il peut aussi traduire de bien des manières le verbe partir. Jugez-en :

— Il s'est carapaté ; il a mis les tubes ; il a dévissé ; il s'est trissé ; il a mis les bouts ; il a débiné, dém. . . . » Vous auriez entendu cela par exemple pour ce « kèfre » (terme de mépris) qui était parti par le « dur » (les C. F. F.) pour « foutre le camp » en Allemagne. Mais à peine parti, il s'était fait « choper » par un « flic » (ou un « cogne ») de la gendarmerie bâloise.

N'eût-il voulu rejoindre les « boches », on aurait eu de la sympathie pour ce gaillard qui « en avait marre » de la « boîte ». D'ailleurs, l'histoire était « bonnard ». Voilà enfin le mot le plus fréquent de l'argot, qui exprime toutes sortes de contentements. On dit d'un « katze » ou d'un « cabot » qu'il est « bonnard », c'est-à-dire qu'il est joli. On le dit d'un « bled » (d'une localité), d'un bouquin, à tout propos enfin. (C'est le « chic » d'autrefois. N. d. l. R.)

Mais un autre mot rivalise de fréquence avec lui : c'est le verbe « foutre », presque équivalent du français faire.

— Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je fais mon « toto » (mon allemand).

— Vieille sciure, t'as la « pétoche » qu'il t'interroge ?

Car il ne faut pas avoir peur d'affronter le hasard. Un autre exemple :

— Qu'est-ce que vous avez « bouffé » à dîner ?

— Oh! c'était «dégueulasse» (dégoûtant). J' sais pas ce qu'ils y ont «foutu» dedans cette soupe-là. Un peu plus je «tour-nais l'œil» et je «déguillais» (tombais) de ma chaise.

Voilà en gros l'argot du Collège Saint-Michel. Il ne manife-ste pas beaucoup d'esprit d'invention, et hérite pour la plupart de l'argot des faubourgs. Il est cependant estudiantin dans quelques termes que nous avons signalés, et fribourgeois dans les intrusions de l'allemand, comme «schwintzer», «witz», «katze», etc. Riche de nuances pour le vocabulaire courant, il se trouve tout de même vite en défaut, mais les collégiens l'aiment surtout pour ses qualités axpressives indéniables. On n'arrivera jamais à faire disparaître l'argot d'un collège.

Notes de folklore fribourgeois.

Par F.-X. Brodard, Estavayer-le-Lac.

Ce que disent les cloches. — Les cloches de certaines localités sont censées avoir un langage. Celles de Cerniat par exemple disent :

guənan, guənan

To l'an chin pan

— *Ou mîntè à la bènichon* proteste la petite cloche Guenan, guenan, tout l'an sans pain. — Au moins à la Bénichon. C'est de là que vient le sobriquet des cerniatins : *guənan chin pan*.

Prez-vers-Noréaz possède l'une des plus belles sonneries du canton. Rien d'étonnant dès lors qu'elle ait excité la jalousie de certains villages qui ont prêté — tout à fait gratuitement, est-il besoin de le dire — le langage suivant aux quatre cloches de cette localité :

Chu pâ payə, chu pâ payə, glapit la petite cloche

Tè pâyèron, tè pâyèron, rectifie la seconde

Kan, kan, kan? demande la troisième

Djyámé, djyámé, djyámé! affirme le bourdon.

Je ne suis pas payée — On te payera — Quand? — Jamais!

La seconde cloche de St-Nicolas — qui sonne midi — a été prise aux Romontois au cours d'une guerre, paraît-il. Rien d'étonnant dès lors qu'elle sonne : *robâ, robâ*, volé, volé!

C'est à Tavel, sauf erreur, qu'il y a près de l'église une petite chapelle dont la cloche sert à annoncer les décès. Aussi sonne-t-elle : *öper gstorbe, öper gstorbe*, quelqu'un est mort.

Comparaisons tirées de la cloche. — *Chouə kemîñ na hyətsə*, sourd comme une cloche, dit-on d'une personne très sourde.